

CÉMI - Séminaire de lecture: séance du vendredi, 26 janvier
2018

« Chacun en sa manière... »

L'Église comme communauté de singularités

François Nault

Faculté de théologie et de sciences religieuses

Université Laval

Je tiens tout d'abord à remercier Raymond pour son invitation. C'est un réel honneur et bonheur d'être ici avec vous, pour penser avec Marie de l'Incarnation. Avec la lettre du 4 septembre 1640, c'est le thème de l'Église qui s'impose à notre analyse, et c'est sur ce terrain que je voudrais articuler une petite réflexion théologique et vous soumettre quelques éléments sur lesquels nous pourrions ensuite échanger.

1. La simplicité des enfants de Dieu: une Église spirituelle

Le premier point concerne la vertu de simplicité sur laquelle insiste Marie de l'Incarnation et qu'elle rattache, assez directement, à celle de docilité ou d'obéissance. Voici le passage de la lettre de Marie de l'Incarnation (qui va de la ligne 19 à la ligne 26)

Je ne vous puis exprimer le contentement que nous en recevons, particulièrement de la part de nos chères Néophytes : car elles se laissent conduire comme de petits agneaux, celles de dix-sept ans, aussi-bien que celles de sept ou de six. Cette docilité est commune à tous, aux hommes et aux femmes, aux grands et aux petits : car il est très-vrai que depuis que

nos Sauvages sont régénérés par les eaux du saint Baptême, ils entrent dans une simplicité d'enfant, en sorte que nous voyons la vérité de ces paroles de notre Seigneur : Ils seront dociles à l'Esprit de Dieu. Joignez à cet esprit de simplicité celui de la ferveur, car nous voyons dans notre primitive Église,

Marie de l'Incarnation compare les jeunes filles - autant les sauvages que les françaises - à de "petits agneaux", qui se caractérisent bien sûr par leur docilité, mais aussi par leur simplicité. Elle insiste sur cette simplicité, en parlant d'un "esprit de simplicité" (ligne 26) juste après avoir évoqué "une simplicité d'enfant" (ligne 24). Cette dernière expression ne manque pas de nous rappeler le portrait que les évangiles dessinent de Jésus, un homme célibataire mais entouré d'enfants, des enfants dont il fait des modèles de vie. Ces textes sont bien connus. Je les rappelle quand même:

"En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez et ne devenez comme les enfants, non, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Celui-là donc qui se fera petit comme cet enfant, voilà le plus grand dans le Royaume des cieux. Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même." (Matthieu 18, 3-5)

Autre texte:

"Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux. En vérité, je vous le déclare, qui n'accueille pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas " Et il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains. " (Marc 10, 15-16).

On comprend bien qu'il ne s'agit pas, pour le Christ, d'infantiliser ses disciples, de les maintenir dans un état de

dépendance. Bien au contraire. Il s'agit plutôt pour lui de les inciter à revenir à cet état de simplicité qui est celui de l'enfance.

Après souligné que ses "chères Néophytes" entrent "dans une simplicité d'enfant", Marie de l'Incarnation se réfère à un passage du Nouveau Testament mais pas à l'un de ceux que je viens de citer concernant les enfants. Elle cite plutôt un verset de l'Évangile de Jean où il est écrit: "Ils seront dociles à l'Esprit de Dieu." (Jn 6,45) Dans la traduction de la TOB, cela donne: "Dans les Prophètes il est écrit : Tous seront instruits par Dieu. Quiconque a entendu ce qui vient du Père et reçoit son enseignement vient à moi." L'extrait de l'Évangile de Jean que Marie de l'Incarnation cite est lui-même une citation ou une paraphrase de l'Ancien Testament, plus précisément d'Esaié 54,13: "Tous tes fils seront disciples du SEIGNEUR [ou tous seront enseignés ou, dans la belle traduction rugueuse de Chouraqui: "Tous tes fils seront des appreneurs de IHVH"], [...]."

Le premier point sur lequel je désire insister est donc celui-ci: la simplicité que Marie de l'Incarnation découvre avec bonheur chez les jeunes converties, cet "esprit de simplicité" est celui du disciple fidèle, obéissant et docile qui se laisse guider par l'Esprit Saint. Le portrait de l'Église ainsi dessinée est celui d'une Église spirituelle, d'un peuple dont les membres se soumettent à la force de l'Esprit, celui d'une communauté hypostatique, c'est-à-dire d'une communauté dont les composantes vivent "sous l'Esprit" - on sait que le mot "hypostase" vient du latin "hypostasis", qui vient lui-même du grec ancien "υπόστασις/upostasis", expression qui peut désigner «l'action de se placer dessous».

Cette Église spirituelle n'a donc rien à voir avec des structures institutionnelles, des règlements disciplinaires ou administratifs, des fonctions ou des rôles. C'est une Église dont tous les membres agissent sous l'action de l'Esprit. C'est une Église dont les membres se laissent guider par l'Esprit, sont dociles à son action et vivent dans la simplicité de cet abandon à une force spirituelle qui agit en eux, à travers eux.

On pourrait dire, me semble-t-il, que la *simplicité* est un indice d'une spirituelle vie authentique, d'une vie menée sous l'action de l'Esprit. Un autre indice constitue l'*ardeur*. C'est le deuxième élément que je voudrais amener à votre attention.

2. Une Église ardente ou fervente

Le mot "ardeur" revient à deux reprises dans la lettre de Marie de l'Incarnation. On le retrouve d'abord dans le premier paragraphe (ligne 27), tout juste après la mention de l'"esprit de simplicité"

nous voions dans notre primitive Église, le zèle et l'ardeur de la primitive Église convertie par les Apôtres.

Puis le terme revient au deuxième paragraphe, quand il est de la persécution et de l'incident de la hache:

La persécution a été grande aux Hurons, où nos Révérends Pères se sont veus à la veille de souffrir le martyre. Le R. Père Ragueneau étant entré dans une cabane pour baptiser une femme qui le désiroit,

son mari qui ne le vouloit pas hurlait comme une bête féroce, et prenant une hache il la déchargea sur le Père afin de lui fendre la tête : mais la hache demeura attachée à ses cheveux sans pouvoir passer outre. Ce bon Père m'a dit luy-même: je pensois avoir la tête fendue, cependant je n'ai eu aucun mal, et je ne sçai comment cela s'est fait. Le barbare en demeura si épouvanté, qu'il sortit de sa cabane, et le lendemain le Père eut le courage d'y rentrer et de donner le Baptême à celle qui le désiroit avec tant d'ardeur, en suite duquel elle mourut le même jour.

En plus de ces deux mentions de "l'ardeur", il est aussi question de la "ferveur" des Néophytes (à la ligne 26) et d'une "fervente Chrétienne" (à la ligne 40). On peut penser que l'ardeur et la ferveur sont des synonymes. Mais le terme "ardeur" a ma préférence. L'ardeur peut désigner la fougue, l'impétuosité, une certaine insistance: on parlera par exemple de "l'ardeur au travail". Je n'aime pas beaucoup cette connotation du terme "ardeur". Une seconde connotation du terme "ardeur" me plaît beaucoup par contre. On va évoquer l'ardeur d'un bateau, en parlant d'un "bateau ardent": un bateau ardent est une embarcation, plus particulièrement un voilier, qui a une tendance à lofer, c'est-à-dire à se placer dans l'axe du vent, dans l'axe du souffle. Vous voyez où je veux en venir. Comme le bateau ardent, le chrétien ardent est celui qui vit dans l'axe du souffle, dans l'axe de l'Esprit. Le chrétien lofe plutôt que d'abattre - autre terme technique de la navigation -, pour aller dans le sens où l'Esprit souffle.

On rejoint ici, par un autre biais, l'idée d'une Église spirituelle: d'une Église dont les membres agissent sans agir en laissant l'Esprit agir en eux, agir par eux.

Lorsque l'on fait cela, on accepte d'entrer dans une logique de don de soi et de sacrifice, dans une folie même, qui peut aller très loin. Dans sa lettre, Marie de l'Incarnation trace un tableau saisissant et très suggestif de ce à quoi peut ressembler l'ardeur chrétienne. Je cite un extrait du 5e paragraphe:

C'est une chose ravissante de voir tous nos Révérends Pères prodiguer leur vie pour attirer tous ces peuples au troupeau de Jésus-Christ. C'est à qui ira aux lieux les plus éloignés et les plus dangereux, et où il n'y a aucun secours humain. Les souhaits qu'on fait ici les uns pour les autres sont: Allez, nous sommes ravis que vous alliez dans un lieu d'abandonnement: ô pleût à Dieu qu'on vous fende la tête d'une hache! ils répondent : ce n'est pas assez, il faut être écorché et brûlé, et souffrir tout ce que la férocité des plus barbares peut inventer de cruel. Nous souffrirons tout cela de bon cœur pour l'amour de Dieu et pour le salut des Sauvages. Si cela arrive, leur dit-on, nous en chanterons le Te Deum. Je disois au R. P. Ragueneau, à qui on avoit rompu un gros bâton sur les bras. Hé bien, mon Père, cela n'est-il pas bon, et n'êtes-vous pas bien aise d'avoir été si bien traité? Hélas! me dit-il, j'eusse bien voulu qu'on en fût venu plus avant. Voilà ses sentimens, qui sont des sentimens d'Apôtre; et tout le monde envie ici le bonheur qui lui est arrivé. Il en est quasi de même du R. Père Chaumonot qui voiant qu'on levoit la hache sur son compagnon, s'écria disant : il faut que je sois de la partie. Pour cet effet il entra hardiment, mais Dieu les sauva tous deux pour ce coup.

3. Singularité

L'ardeur - la vie ardente, vécue sous le souffle de l'Esprit - peut conduire à agir ainsi. Mais pas forcément. Ayant raconté cet épisode, Marie de l'Incarnation ajoute en effet:

Tous les autres travaillent de même chacun en sa manière. (lignes 78-79)

Quand on est un chrétien, l'ardeur n'est pas une option: "tous les autres travaillent de même", lit-on. Mais il n'est pas nécessaire pour autant de tous se soumettre à l'épreuve de la hache. Car si la simplicité, la docilité à l'Esprit, l'ardeur ne sont pas facultatives - ces traits constituent plutôt les *marques* chrétiennes -, il revient néanmoins à chaque chrétien (chrétienne) d'agir "chacun en sa manière".

Je serais tenté de rapprocher cette expression de Marie de l'Incarnation d'une formule de saint Paul, dans sa lettre aux Romains. Quand il parle de l'Eglise comme du corps du Christ, il écrit ceci: "à plusieurs, nous sommes un seul corps en Christ, étant tous membres les uns des autres, chacun pour sa part." (Rm 12,5) Saint Paul écrit "chacun pour sa part", plutôt que "tous ensemble". Dès lors, il ne faut pas concevoir l'Église comme une communauté fusionnelle, mais plutôt comme une communauté de singularités.

L'Église est une communauté hypostatique, je l'ai déjà dit, en ce qu'elle agit sous l'action de l'Esprit. Elle l'est en un second sens: en tant qu'Elle est composée d'hypostases, c'est-à-dire de personnes, ou mieux d'individualités existant en elles-mêmes. On sait qu'en théologie chrétienne, chaque personne du Dieu trinitaire (le Père, le Fils et le Saint-Esprit) constitue une hypostase substantiellement distincte. J'ajouterais que l'Église est trinitaire, en ce qu'Elle a également une "essence hypostatique". Il revient à chacun de ses membres d'agir "en sa manière". Pour autant,

doit-on ajouter, si l'on suit l'argumentaire de Marie de l'Incarnation, que l'ardeur ne fasse pas défaut, c'est-à-dire dire que l'action en question soit celle de l'Esprit.

Par ailleurs, le problème avec l'Esprit - si j'ose dire - est qu'il souffle où Il veut (Jn 3,8).

4. *Institutionnalisation et "indétermination communautaire"*

Se pose ici - du même coup - la question des limites ou des frontières de l'Église. Dans la lettre de Marie de l'Incarnation, la question semble en quelque sorte résolue par la pratique du baptême, à laquelle elle fait référence à pas moins de six reprises. À la ligne 24, Marie de l'Incarnation écrit: "il est très-vrai que depuis que nos Sauvages sont régénérés par les eaux du saint Baptême [...]". AU deuxième paragraphe, il y a deux références: d'abord il est question, à la ligne 31, du Père Ragueneau "entré dans une cabane pour baptiser une femme qui le désiroit", puis un peu plus loin, à ligne 37, le même Père est présenté comme celui qui a eu le courage de "donner le Baptême à celle qui le désiroit avec tant d'ardeur". À la ligne 42, Marie de l'Incarnation parle encore du baptême: "on est si bon quand on est baptisé, que sans peine on souffre tout". Les cinquième et sixième références au baptême se trouvent aux lignes 62 et 64: "Quoique la persécution ait été grande aux Hurons, l'on n'a pas laissé d'y baptiser plus de douze cens personnes ; et quant aux Sauvages de ces quartiers, ceux qui ne sont pas baptisés ont honte de paroître."

Le baptême chrétien est évidemment important. Par lui, grâce à lui, la communauté prend forme. Elle est instituée. Marie de l'Incarnation est bien une bâtisseuse d'Église. Marie de l'Incarnation est bien du côté de l'institutionnalisation. Comme l'écrit si justement Robert Scholtus, "aucun groupe humain ne survit sans un cadre institutionnel qui le protège de l'arbitraire et de la violence, sans une loi qui le structure, sans une autorité qui régule son vivre-ensemble, sans des rites qui symbolisent et fortifient sa cohésion¹." L'Église n'est pas différente; comme réalité humaine et historique, elle obéit elle aussi à cette "loi de l'institué".

Dans des pages très fortes et provocatrices, Bruno Latour - un anthropologue, sociologue et philosophe des sciences - est allé jusqu'à proposer la réhabilitation de l'expression "Hors de l'Église, point de salut²". Latour insiste sur le fait que "personne, par lui-même, à lui seul, ne peut inventer une langue, sinon celle de la folie qui le mène à l'asile. Il n'existe pas plus de religion privée, de religion à soi, que d'amour individuel: nous ne disposons de rien d'autre que des mots de la tribu." Impossible, poursuit Latour, de "sauter hors de l'institution et chercher à entrer en contact *directement* avec "Dieu" [...] C'est toujours de biais, ensemble, par les traverses d'un langage impur et inventé, qu'on trouve enfin les mots pour le dire, ces mots rares qui font advenir ce qu'ils disent et nous relie, par le mouvement rétrospectif de l'esprit renouvelant, à ce qu'ont voulu dire nos prédécesseurs. L'évasion est aussi impossible que la purification, on perdrait plus rapidement encore le

¹ R. Scholtus, *Petit christianisme de tradition*, Paris, Bayard, 2006, p. 61.

² B. Latour, *Jubilier - ou les tourments de la parole religieuse*, Paris, Les Empêcheurs de tourner en rond/Le Seuil, 2002, p. 189ss.

trésor qu'on voudrait découvrir." Latour conclut que "loin de sortir de l'institution il faut y plonger; loin de purifier la parole, il faut apprendre à remouliner de l'impropre qui soit pourtant véridique."

En même temps, si le christianisme n'échappe pas à cette loi (humaine, trop humaine) de l'institué, il est également traversé par un "principe d'indétermination communautaire"³. Ce principe est bien illustré par une petite scène que l'on retrouve dans l'Évangile de Marc, au chapitre 3 (Mathieu et Luc évoquent la même scène, mais en omettant une partie du récit).

Voici le texte en question:

Jésus vient à la maison, et de nouveau la foule se rassemble, à tel point qu'ils ne pouvaient même pas prendre leur repas. A cette nouvelle, les gens de sa parenté vinrent pour s'emparer de lui. Car ils disaient: « Il a perdu la tête. » (Mc 3,20-21)

"Il a perdu la tête." Comme le fait remarquer Jean-Daniel Causse, le verbe grec utilisé (*existêmi*) comporte la racine *istêmi*, qu'on peut traduire par "se dresser" ou encore "se lever". Ainsi, *ex-istêmi* pourrait signifier "se dresser hors" ou "se lever hors", ce qui ne veut pas dire tout à fait la même chose que "il est devenu fou" ou encore "il a perdu la tête". Sur cette base, Causse propose de comprendre l'expression "Jésus est hors de lui" comme signifiant "il est

³ Pour ce qui suit, je m'inspire largement des propositions de Jean-Daniel Causse. Voir: É. Cuvillier et J.-D. Causse, *Traversée du christianisme. Exégèse, anthropologie, psychanalyse*, Paris, Bayard, 2013, p. 257ss.; J.-D. Causse, "Le christianisme et le principe d'indétermination communautaire", dans J.-D. Causse et H. Rey-Flaud (dir.), *Croyance et communauté*, Paris, Bayard, 2010, 77-88.

hors de nous", c'est-à-dire il est "hors de l'espace que nous formons"⁴.

La scène évangélique qui suit aborde directement la question de la vraie parenté de Jésus:

Arrivent sa mère et ses frères. Restant dehors, ils le firent appeler. La foule était assise autour de lui. On lui dit : « Voici que ta mère et tes frères sont dehors ; ils te cherchent. » Il leur répond : « Qui sont ma mère et mes frères ? » Et, parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère. » (Mc 3, 31-35)

Qui est mon frère? Qui est ma soeur? Qui est ma mère? L'enquête historique est impuissante à répondre à ces questions. Qui est mon frère? Qui est ma soeur? Qui est ma mère? La réponse de Jésus: quiconque fait ou accomplit (*poièsè*) la volonté de mon Père; c'est lui ou elle qui est mon frère, ma soeur ou ma mère. À la lettre, est "frère", "soeur" ou "mère" celui ou celle qui "poétise" la volonté du Père. Le résultat est "une sorte de reconfiguration de la figure du frère qui n'est plus repérable à partir des modes habituels de l'appartenance"⁵.

Il faut encore préciser une chose: le "frère" n'est pas "tout le monde" ou encore "tous les hommes". Aimer tous les hommes *en général* peut en effet souvent équivaloir à n'en aimer aucun *en particulier*. Comme le dit Robert Scholtus, "l'universalité chrétienne n'est pas une donnée préalable, un principe

⁴ Causse, "Le christianisme et le principe d'indétermination communautaire", p. 82ss.

⁵ Causse, "Le christianisme et le principe d'indétermination communautaire", p. 83.

intégrateur extérieur à l'histoire, mais une pratique évangélique concrète qui, dans la diversité des situations et des événements, au travers d'actions multiples, consiste à faire de l'autre son prochain, son frère. La vocation de l'Église à l'Universel ne se confond plus avec sa prétention à définir l'unique vérité valable pour les hommes; elle se définit pas sa capacité d'ouverture fraternelle et de solidarité active à l'égard de tout homme, de n'importe quel homme, tel celui de la parabole jeté dans le fossé à demi-mort [...] ⁶".

Il faut bien saisir la nature de l'universalité chrétienne ⁷. Le frère (ou la soeur, ou la mère) n'est pas "tout le monde" mais "n'importe qui": chacun peut l'être ou non. Et il est impossible de savoir qui l'est et qui ne l'est pas. À la question "qui est le frère?", il n'y a pas de réponse assurée. L'Église est un "corps invisible" - comme le dit saint Augustin ⁸ - parce qu'elle échappe à ce que l'on en voit: "elle ne peut définir ses propres frontières. Elle ne peut produire son propre dénombrement. Elle ne se confond pas avec ce qu'elle sait d'elle-même. Il y a toujours un écart entre ce qui est su et ce qui est cru ⁹." S'il faut croire l'Église, comme le disent les confession de la foi, c'est que l'Église est davantage que la face visible qu'Elle offre: l'autre face, invisible, il faut la croire pour la voir. Sinon, elle échappe au regard.

⁶ Scholtus, *Petit christianisme de tradition*, p. 59.

⁷ Sur cette question, on lira avec profit A. Badiou, *Saint Paul. La fondation de l'universalisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

⁸ Augustin d'Hippone, *Sermon pour la dédicace d'une église*, n. 336.

⁹ Causse, *Traversée du christianisme*, p. 270.

Comme le dit encore Jean-Daniel Causse, "le critère qui définit la communauté fraternelle a pour effet de produire une sorte d'indétermination de la figure du frère. Il interdit la *clôture* et la totalisation. [...] c'est un critère qui, d'une certaine façon, empêche la communauté de se former. Il *construit* et en même *déconstruit* la communauté pour qu'elle ne se soit pas une réalité comptable ou chiffrable¹⁰." Je me suis peut-être éloigné, rendu à ce point de la perspective de Marie d'Incarnation. Ou peut-être suis-je arrivé, au contraire, au coeur même de son projet missionnaire et évangélisteur...

¹⁰ Causse, "Le christianisme et le principe d'indétermination communautaire", p. 83-84.